

Gautier Langevin

# DÉPENDANCE

*Dépendance* de Gautier Langevin est le cinquante et unième recueil de textes publié dans la collection *Prise I*. Cette collection a été créée afin de permettre à des jeunes auteurs du cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

© Tous droits réservés Gautier Langevin et le CANIF, Centre d'animation de français du cégep du Vieux Montréal. Mai 2003.

Renseignements: (514) 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : mai 2003

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression:

Centre de production de l'écrit, CVM (5068)

Cégep du Vieux Montréal

255, rue Ontario Est

Montréal (Québec)

H2X 1X6

Illustration de couverture: Julie Lépine

Conception graphique de la couverture: Dominic Prévost



*Le confort de l'indifférence  
nous mange.*



*Une heure du matin venait de sonner sur l'île de Montréal,  
un soir de semaine rue Ontario. Seule une petite lampe éclairait  
l'intérieur de la librairie Ivanhoé, célèbre pour sa collection de livres anciens.  
À la lumière de cette lampe, que l'on aurait dit avoir été allumée  
simplement pour créer une ambiance de fermeture, était une silhouette,  
assise sur un tabouret et appuyée sur un comptoir, un livre dans les mains.  
Ce n'était pas un homme qui était assis là, ignorant le fait qu'à  
une heure du matin, on ne lit plus dans la vitrine de sa librairie;  
c'était bel et bien une silhouette.  
Nicolas n'avait toujours été qu'une silhouette...*

En ce moment, je ne suis même plus là. Seul mon imaginaire court sur les pages du livre déposé devant cette masse de chair qu'est mon corps. Je fuis, je soûle ma petite vie insipide grâce aux œuvres qui m'entourent. Je me soûle parce que j'ai peur d'être à nouveau confronté à mon échec, à ma plus grande perte. J'ai toujours eu peur. À l'école, peur de faire rire de moi, en amour, peur de l'amour, au travail, peur de me tromper... Le contenu des livres que je lis présentement ne m'est guère important, c'est le sentiment d'évasion qui prime. J'ai le besoin incroyable de me changer les idées. Depuis quelque temps, j'ai la vague impression d'être complètement nul, d'avoir tout perdu...

Les lampadaires qui suivent la rue étrangement déserte déposent sur le sol de la boutique quelques rayons de lumière qui ne parviennent pas jusqu'à moi. Je suis plongé dans mon livre depuis le début de la matinée, interrompant parfois ma lecture pour servir quelques richissimes clients d'Ivanhoé. Je n'ai pas vu passer les heures. Page après page, après page, je me délecte avidement d'un petit récit distrayant, pas très profond, mais qui me donne l'occasion de détourner mes pensées.

Toute la journée, lorsque je déposais mon bouquin sur le comptoir pour venir fixer mon regard sur les collectionneurs qui me parlaient de tout et de rien, je louchais nerveusement en direction du signet stagnant. J'étais torturé, je voulais absolument revenir le plus tôt possible à ma lecture. Plus le client s'éternisait, plus la pression montait en moi. J'avais envie de crier au client de s'en aller, qu'il me faisait perdre mon temps. Mais enfin, ô soulagement, le soir tomba. Je ne pris même pas la peine de me lever pour aller fermer la boutique.

\*\*\*

Survient un moment dans la nuit où j'arrive à la dernière page de mon livre. Horreur ! Ça revient vers moi comme une lame de balancier. Mon cœur se serre. Mon chandail se trempe... Il y a deux semaines, lorsque j'étais en train de cirer le plancher, j'ai trouvé un livre en dessous d'une latte. Il y avait un signe bizarre sur la couverture. Pas d'éditeur, pas d'auteur, pas de collection. Juste un livre...

Je l'ai ouvert, et ce fut le choc. Aucun livre n'avait de secrets pour moi. À l'âge de quatre ans, j'avais lu mon premier roman. À dix ans, j'étais passé à travers *Guerre et Paix*. Mais ce livre... Pas même capable de dire dans quelle langue il était écrit. Habituellement, lorsque je trouvais un livre écrit dans une langue étrangère, je pouvais au moins déduire, d'après les caractères, quelle en était la langue, mais, dans son cas, c'était différent : ancienne langue hellénique? oghamique? Non. Durant trois jours, j'ai tenté de savoir qu'elle était la provenance du livre. Aucun résultat. Œuvres de référence linguistique sur encyclopédies, je ne trouvai rien... Premier échec de ma carrière de libraire. Je me fis à l'idée qu'un peu de repos me ferait du bien. J'ai donc remis le livre à sa place initiale. Je ne sais pourquoi d'ailleurs. Sûrement était-ce, selon moi, la meilleure cachette.

Restait que j'étais enchanté par cette découverte. J'en rêvais même la nuit. J'étais passionné par ce livre qui avait la senteur âcre du papier des siècles passés. Il était beau, d'une beauté mystérieuse. Sous sa reliure de cuir épais, les caractères et les croquis indéchiffrables semblaient former une harmonie de lignes et de courbes qu'on aurait pu déguster à l'aide d'une fourchette et d'un couteau. Enfin quelque chose de nouveau ! Enfin un défi, me disais-je, mais mon ivresse ne dura malheureusement pas très longtemps...

Ma période de « repos » ne fut absolument pas lucrative. Au contraire. Mon état de stagnation mentale dû à mon obsession constante m'empêcha de remarquer qu'un jour le livre disparut. J'en pris conscience lorsque je retournai voir sous la latte si mon ignorance n'avait pu qu'être passagère. Un seul mot s'imprima dans ma tête lorsque je vis l'endroit vide : INCAPABLE. C'était aussi bête que ça ; il avait disparu. Quelqu'un l'avait-il acheté à mon insu ? Me l'avait-on volé ? Peu importait. L'essentiel résidait dans le fait qu'il avait disparu, que je ne le possédais plus. Sans même chercher à savoir comment il s'était éclipié, je m'étais écroulé. Je ne voulais pas me battre, je voulais oublier.

Depuis ce jour, je lis constamment. C'est d'ailleurs la première fois que je repense réellement à mon échec. Cette synthèse rapide a un effet incroyable sur moi ; je ne sais plus du tout comment réagir. Faut-il que je pleure ? Que je crie ? Je suis plongé dans une espèce de torpeur, les yeux dans le vide, fixant le mur d'en face...

\*\*\*

Deux heures du matin. Je n'ai plus le livre... Je-n'ai-plus-le-livre ! Simplement le fait d'y penser me donne la nausée. J'ai soudain envie de me mettre à pleurer. Je veux me réfugier auprès de n'importe qui, de n'importe quoi qui pourrait me redonner mon livre, mon échec. On m'a dérobé mon être mystérieux, ma seule dose de romantisme. Je déteste et adore ce livre, je le veux pour moi, pour moi tout seul, mais il n'est plus là. Ma vie n'avait été qu'une mer d'huile durant tant d'années, et enfin j'aurais pu me sentir unique, choyé. Mais voilà que, peut-être, quelqu'un d'autre allait avoir le mérite et le bonheur de déguster cette passion de l'inconnu, de l'inhabituel. L'INCOMPRÉHENSIBLE-INHABITUEL. Quelle joie de rencontrer ce timide vagabond pour la première fois ! On ne croit jamais avoir la chance de pouvoir flirter avec lui, tout en le désirant comme si c'était le plus beau trésor du monde.

Moi, il m'avait effleuré de son manteau d'hermine et, présentement, il riait à gorge déployée de mon air déconfit et perdant. Après s'être bien esclaffé, peut-être a-t-il eu pitié de moi ? Ou était-ce simplement la chance qui me souriait de nouveau ? L'important est que l'INCOMPRÉHENSIBLE-INHABITUEL va bientôt refrapper à ma porte... Oui, l'INCOMPRÉHENSIBLE-INHABITUEL doit revenir...

Il est maintenant deux heures et demie. La rue Ontario, toujours aussi étrangement déserte (beaucoup trop déserte d'ailleurs), vient frôler la limite de mon champ visuel. Bientôt, je suis surpris par un léger mouvement provenant de la rue. Je tourne ma tête lentement vers ledit mouvement et m'aperçois que ce n'est qu'une vulgaire bonne femme qui traîne son chien... Une habituée du coin. Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi elle promène son chien si tard. Je regarde la bonne femme d'un air hautain, par habitude ; cet air me rappelle ma vie d'avant ma rencontre livresque. Ce livre m'a fait réaliser à quel point ma vie n'avait été qu'un vulgaire petit train-train quotidien. Le fatal engin à vapeur revenait-il avec la perte du livre ? Non, impossible de revenir en arrière, il ne faut pas revenir en arrière... Moi, revenir à cette vulgaire existence après avoir atteint un niveau si élevé d'exception ?

Ma réflexion me fait donc fixer un peu plus longuement la scène et je me rends compte bien vite que quelque chose ne tourne pas rond du tout.

« Bonne femme », « chien », « rue déserte », « deux heures et demie du matin... »  
« et un homme ».

Sous la lumière d'un lampadaire, je crois avoir affaire à la mort encapuchonnée sortie tout droit des contes populaires. L'homme est recouvert de haillons qui laissent transparaître son corps de squelette, et à la place d'une faux, dans ses mains crispées et crochues, qui semblent craquer au moindre mouvement, il traîne un long couteau. Tandis que dans l'autre... un livre. Mes yeux se fixent sur le bouquin. Il a la même grosseur que le mien. Est-ce lui ? Je suis beaucoup trop loin pour en être certain, mais quelque chose en moi me dit qu'il s'agit bien de lui. Je ne comprends pas vraiment. Je n'ai pas vraiment peur non plus de cet être qui m'a l'air pourtant si surnaturel. Je suis tout simplement figé. Mes sourcils incrédules tombent vers le milieu de mon visage.

Ce... Ce... Ce n'est pas réel... Non ?

Mon cerveau s'active à une vitesse incroyable ; il faut que je trouve une réponse.

Je dois être encore dans mon livre ; oui, j'ai lu trop longtemps, et mon imaginaire vogue sur des pages inexistantes, me faisant divaguer complètement.

Je ferme les yeux. Je me sens malade. Je me sens sale. Je voudrais courir à l'étage pour plonger dans ma douche. J'ai l'impression qu'une pellicule grasse repose sur mon corps défait par le malaise. Ma nuque est bouillante de fièvre. Je frissonne. J'ouvre les yeux. Ceux-ci se remplissent tranquillement d'eau salée, la nausée me revient. Je sens l'acidité du vomi qui brûle tout au fond de ma gorge. Devant moi, dans cette rue étrangement déserte, le corps en morceaux de la vieille baigne dans son sang, surplombé par l'homme découpant tranquillement les restes du petit caniche. La tête de la bonne femme est tournée vers moi, me fixant. Soudain, sa bouche s'ouvre, laissant s'échapper un flot d'accusations sanguinolentes. Ce corps déchiqueté me parle, me crie par la tête des paroles qui viennent résonner en moi comme si elles étaient un résumé de ma pauvre existence : « INCAPABLE, tu es un INCAPABLE ! INCAPABLE ! ».

Mon regard se détourne aussitôt de l'horrible scène. Malgré mes jambes qui sont devenues de véritables guenilles, je réussis à me sauver jusqu'à la salle de bain pour enfin aller vomir mes entrailles dans le bol de toilette qui me re-

garde avec son œil de cyclope. Je reprends tranquillement mon souffle et avale quelques gorgées d'eau, question d'effacer le goût acide de ma bouche. J'appuie mon dos contre le mur de la petite pièce fade. Les dalles de céramique bon marché, glaciales, contrastent avec mon corps bouillant. Je pose la main sur mon front fiévreux. La fièvre, voilà. Une simple fièvre qui m'a fait délirer.

J'ai dû m'endormir en lisant mon bouquin.

Je retourne donc machinalement vers mon comptoir, fort de ma nouvelle CERTITUDE-TRANQUILLISANTE. Encore un peu hésitant, je viens fixer mon regard sur la rue étrangement déserte...

La rue est effectivement déserte, le corps déchiqueté n'est même plus là. Je sursaute. Le corps déchiqueté n'est plus là, mais il est toujours présent dans le paysage. Cette bonne femme. Cette femme qui promène son chien. Ce chien si fragile. Cette fragilité qui promène son chien. La même bonne femme promène son même petit caniche. Je suis figé dans une des allées de la librairie. L'homme aussi est là, tel un factionnaire.

Je suis bel et bien réveillé pourtant !

La dame entame pour la seconde fois sa funeste marche en direction du bourreau squelettique. Non. Impossible!

Je ne suis pas un incapable... Je suis...

L'homme fixe à nouveau son innocente victime. Non, je ne le laisserai pas me narguer une autre fois... Je me mets soudainement à courir comme un déchaîné vers la porte d'entrée.

« Sortie. » « Bonne femme promène chien. » « Bras de bonne femme. »  
« Chien suit. » « Librairie. » « Porte derrière bonne femme. »

L'homme me regarde; la mort s'en va...

\*\*\*

J'ai laissé la bonne femme traumatisée retourner chez elle, après lui avoir raconté que j'avais cru voir une bande de jeunes cachés dans la ruelle voisine. Je suis resté debout dans la librairie une heure ou deux, seul, au milieu de la poussière et des bouquins. Mon cœur qui battait à cent milles à l'heure résonnait dans le silence de la pièce.

Je suis monté me coucher, j'ai pris ma douche et suis allé me réfugier, sanglotant silencieusement, sous les draps de mon petit lit simple. La noirceur autour de moi me grugeait jusqu'à la moelle. J'avais peur. Peur de ce qui venait de se passer en moi, peur de ce qui venait de se passer...

J'ai pensé toute la nuit à la scène dont j'avais été témoin. Je me lève avec, en tête, la même question que lorsque je me suis couché. Que m'est-il arrivé? J'ai bien vu la même scène se reproduire deux fois consécutivement. Bien sûr, j'ai déjà été, comme tout le monde, victime de « déjà-vu », mais consécutivement! Encore là, à la limite, je peux me faire à l'idée qu'il est possible que le cerveau humain ait quelques facultés cachées. Par contre, les questions fusent de tous bords tous côtés lorsque arrive le moment où il faut que je m'explique la présence d'un homme ressemblant étrangement à la mort en possession de mon livre devant ma librairie.

La nuit dernière, j'ai vu la mort devant ma librairie.

Non. La nuit dernière, je n'ai pas vu la mort devant ma librairie. Ça ne se peut pas, voilà tout. La mort, ce n'est pas un concept physique, c'est élémentaire.

La nuit dernière, j'ai imaginé la mort devant ma librairie.

Non, je l'ai vue. En plus, je sais que la scène était bien réelle, j'ai touché et parlé à une dame qui m'a répondu affirmativement lorsque je lui ai demandé si elle avait vu l'homme.

Pourquoi la rue était-elle si déserte?

J'habite pourtant en plein cœur de Montréal. Malgré l'heure tardive à laquelle s'est déroulé l'événement, il aurait dû y avoir des voitures et un peu plus de monde! Trop de questions sans réponse me viennent à l'esprit.

Et puis, de toute façon, tout le monde a sa petite anecdote à raconter au sujet d'un événement étrange qui lui est arrivé un jour ou l'autre. Mon aventure n'est finalement qu'un rare soubresaut de ma petite vie morne... J'accepte, c'est tout.

C'est avec cette idée en tête que je quitte mon bol de céréales pour redescendre ouvrir la boutique. Dix heures du matin. Je ne prends pas, comme à l'habitude, de livre sur les rayons. Je m'assois avec assurance sur mon tabouret, attendant les clients. Dehors, c'est le printemps. Il fait beau, les femmes sont splendissantes dans leurs petites jupes d'été, les enfants s'amuse; c'est la belle

vie sur la rue Ontario. À bien y penser, l'événement d'hier m'a remis sur pied. Je ne comprends pas trop pourquoi, mais le fait que j'aie eu la peur de ma vie ne me dérange pas vraiment. Je passe la journée dans le même état, sans trop me soucier du temps qui filera irrémédiablement jusqu'à deux heures et demie du matin. Je suis incroyablement fatigué, et, pourtant, je reste là, dans ma boutique, le sourire aux lèvres. Bientôt, la pénombre envahit la boutique. Je ne peux pas aller me coucher, je veux rester devant la vitrine, j'ai besoin de rester devant la vitrine... Je décide de prendre un livre pour tuer le temps. Je ne m'en fais même plus pour mon livre perdu. Ce n'est pas grave, c'est la mort qui l'a.

Deux heures et demie du matin. Je suis bien. La bonne femme repasse devant la boutique avec son gentil petit caniche... Il est là, sous le lampadaire. Soudain, un léger sourire apparaît sur mes lèvres. Je suis bien. Ma fièvre de la veille est remplacée par un frissonnement d'extase. J'admire la scène de carnage qui se déroule sous mes yeux comme si j'étais en train de lire un bon livre... Je suis bien. Je regarde la mort comme je regardais les femmes du printemps... Je suis bien. C'est à ce moment que je me surprends à comprendre ce qui est en train de se passer. Je suis tombé en amour avec l'INCOMPRÉHENSIBLE-INHABITUEL et c'est réciproque. Je l'aime et il m'aime bien aussi. Il ne me quittera pas tant que je ne retrouverai pas mon livre... et je ne veux pas le retrouver, je ne veux pas sortir de chez moi, je ne veux pas aller voir si le livre de l'homme est bien mon livre, je ne veux pas me battre...

Je ne me tromperai plus, je ne serai plus déçu, je suis unique, je suis le chouchou du bizarre, je ne suis plus une silhouette... Je suis tellement bien...

*La librairie Ivanhoé a fermé ses portes depuis quelque temps déjà,  
mais n'empêche qu'à chaque soir, devant l'établissement,  
vers deux heures et demie du matin, on peut apercevoir  
une vieille dame promener son chien et  
un robineux qui dérive lentement vers un autre point de fortune...  
Et par-delà la vitrine de la librairie, une silhouette qui agite la main,  
comme si elle saluait un vieil ami ...*

